

L'épreuve du regard

Yvon Rivard

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977
Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30820ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1977). L'épreuve du regard. *Liberté*, 19(3), 92-94.

yvon rivard

L'épreuve du regard

« Posez-vous la question : suis-je un prêtre ou un guerrier ? Tout le monde ne peut pas se la poser, mais si vous le pouvez, vous êtes l'un ou l'autre, et votre réponse vous engage pour l'éternité. »

RAYMOND ABELLIO

Lorsque je commençai à écrire (il y a environ dix ans), je ne savais même pas que j'étais Québécois, et ce besoin d'écrire ne procédait d'aucune volonté (consciente) d'explorer ou d'habiter ce pays que la littérature de l'époque se donnait pour mission de libérer. Libérer de quoi ? De toutes les formes d'oppression qui le maintenaient dans le chaos de l'avant-dire, dans un silence qu'aucun germe ne semblait pouvoir structurer.

Je regardais, de loin, ces combats (fécondité de ce qu'on a appelé péjorativement « le complexe des plaines d'Abraham » : saine nostalgie d'une seconde naissance, désir de forcer l'histoire à coups de stylo ou de bombe) que je ne pouvais relier à la violence même de mon expérience d'écrivain. Là, l'ennemi (impérialisme, racisme) ainsi que l'enjeu de l'affrontement (la liberté d'un peuple) étaient clairement identifiés. Ici, les choses, hélas, n'étaient pas aussi claires et peut-être étaient-elles moins simples. Je ne connaissais ni l'origine ni le terme de ce mouvement qui me sollicitait (le plaisir d'écrire ne dure que le temps d'un mot, d'une phrase aussitôt raturés) et encore moins tout ce qui l'entravait. Première contradiction qui m'éloignait de la parole militante : pressentiment que l'écriture n'était le lieu d'aucune victoire,

qu'elle était, au contraire, soumission à toutes ces forces ennemies que la mort regroupe dans la plus minuscule tache d'encre. Je suis entré en moi par des chemins où d'autres avaient élevé leurs barricades, ou pour employer une image plus contemporaine : la littérature « non engagée » n'employait que des « scabs ». Je n'ai donc jamais participé à tous ces débats qui ont marqué la littérature québécoise des quinze dernières années. D'où une solitude dans laquelle s'est enracinée peu à peu la certitude suivante : écrire est une trahison nécessaire (cette feuille que je couvre de signes ne traduit-elle pas l'arbre qui l'a nourrie ?). Solitude ombragée par une culpabilité qui se dissipait au fur et à mesure que je prenais conscience qu'il n'y avait pas de salut même « par la calotte » et que l'écriture était un engagement d'autant plus exigeant qu'injustifiable. Les déchirements et les consolations de mes aînés (provisoirement) égarés dans la peau des guerriers m'auront été épargnés. Mon âme ne fut jamais enténébrée d'un parfum de joul, ni offerte en propositions comestibles aux appétits du peuple. Traître ? Oui, mais non pas apatride. Car si l'écriture m'enlevait les armes qu'elle prêtait à d'autres, elle ne m'exilait pas pour autant. Au contraire, je sais maintenant qu'elle m'a enfoui au plus profond de cette terre que je nourrissais de mes défaites pendant que d'autres, au-dessus, la défendaient contre les barbares. Double appropriation du pays : dans le temps, par la descente de l'écrivain en sa propre nuit (descente qui se confond, au-delà du regret, à la genèse d'une âme collective), — dans l'espace, par la *formulation d'une problématique de l'indépendance*. Ainsi, à leur insu, les guerriers protégeaient le silence des prêtres pour que la fiction, une fois de plus, sauve l'action.

Que se passe-t-il maintenant ? Plusieurs, pour qui écrire est indissociable d'une cause (nationaliste ou révolutionnaire), parlent d'un certain essoufflement ou piétinement de la littérature québécoise. Les écrivains se désintéresseraient du pays, d'où le faible impact de leurs oeuvres. Ce diagnostic ignore la source réelle d'un tel changement d'attitude, c'est-à-dire la différenciation progressive des prêtres (hommes de connaissance) et des guerriers (hommes de puissance). « Suis-

je un prêtre ou un guerrier ? » L'écrivain québécois a commencé de se poser cette question et plusieurs acceptent déjà de se livrer à une parole qu'aucune vérité ou morale ne cautionne. C'est un pas immense, car la littérature, qu'on le veuille ou non, sera toujours oeuvre de prêtre et non de guerrier. Comme A. Major le disait récemment dans une entrevue, « le Québec combattant se passe très bien maintenant de ses écrivains ». Cette évolution, souhaitée jadis par Gaston Miron, est un phénomène irréversible dont on ne peut que se réjouir. Ceux qui y voient une régression ou une désertion pèchent par impatience et ignorance. L'élaboration d'une littérature est plus longue et plus obscure que la formation politique d'un pays : l'une organise l'espace, l'autre interroge le temps. En ce sens, on pourrait dire que notre littérature a toujours été politique et qu'elle fait depuis peu le difficile apprentissage de son autonomie.

C'est ce passage de l'espace au temps qui me semble être la tâche actuelle de l'écrivain québécois. J'entends par là qu'il doit désormais tendre vers l'abstraction (remonter la parole jusqu'à son origine) s'il veut accéder au réel et créer un pays (à ce niveau, le pays et la littérature sont indissociables : cf. la Bibliothèque de Borgès et le pays natal de Hölderlin) dont le noyau sera une vision (expérience) originale de l'être. La « québécutude » n'aura été que l'inventaire de notre héritage physique et parfois spirituel. Il ne s'agit plus de décrire mais d'inventer. Pour ce faire, fermons les yeux sans crainte de nous trahir. Si les poètes « donnent à voir », c'est qu'ils sont aveugles. C'est cette épreuve du regard qui fait les littératures et les pays.

Octobre 1976